

« froisse trop tous mes sentiments. Songe que mon grand-
 « père et ma grand'mère si vieux, ne voient plus que moi ; je
 « suis leur seule société. Si je pars, il se fera une solitude
 « complète autour de leurs quatre-vingts ans. Dans quelle
 « tristesse cela les plongerait à leur âge. »

Les premières études de Victor Smith se firent à Lyon, à l'institution des Minimes, dont un prêtre stéphanois, l'abbé Payre, était supérieur. Le jeune élève écrivit de là une pieuse lettre à son père, alors conseiller à Riom, pour le prier de venir assister à sa première communion. Dès l'âge de treize ans, il lui demandait de lui envoyer des livres dont la lecture puisse le charmer, comme l'avaient fait les *Mémoires de Mme de La Rochejacquelein* et le *Génie du christianisme*. L'année suivante, il le pria de lui procurer des dessins d'Horace Vernet ; puis, dans une autre lettre, il exprimait, en termes classiques, son désir de se livrer au culte des muses et d'Apollon, et il ajoutait : « je t'assure que
 « cette idée me pénètre, et m'influence d'une nouvelle ardeur
 « pour le travail. » Peu après, il racontait à son père sa visite à une exposition de peinture, et préludait ainsi à ses comptes rendus. Cette même lettre exprime l'attrait que la poésie avait déjà pour lui. « Je lisais, il y a quelques
 « jours, *Moÿse exposé sur le Nil* de Victor Hugo. Cette
 « poésie m'a fait une si vive impression que j'ai un grand
 « désir de lire ses ouvrages et de m'en rassasier. »

A seize ans, il souhaitait la fête de sa grand'mère par une pièce de vers dont voici une strophe :

*Moi, je perdis ma mère
 En entrant au berceau ;
 Mais ta main, main si chère,
 Appuya le roseau.*